

# Le Libertaire

## hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu toute la somme de bonheur adéquate, à toute époque, au développement progressif de l'humanité.

### ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an. . . . . 6 fr. »  
Six mois. . . . . 3 fr. »  
Trois mois. . . . . 1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION  
PARIS — 15, RUE D'ORSEL, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal  
à l'Administrateur

### ABONNEMENTS POUR L'ÉTRANGER

Un an. . . . . 8 fr.  
Six mois. . . . . 4 fr.  
Trois mois. . . . . 2 fr.

## Défendrons-nous l'Ecole laïque

BLANC, BLEU OU ROUGE ?

Donc, il s'agit pour l'instant de défendre la Laïque, d'être blanc ou d'être bleu, et il faut se prononcer vite car, paraît-il, ça presse, ça presse terriblement.

Tâchons pourtant d'y voir un peu clair, d'abord. Nous nous embarrassons ensuite, et de tout cœur, si la chose en vaut la peine, et nous descendrons dans la rue pour faire le coup de poing si nous sommes vraiment menacés.

\*\*

Les révolutionnaires qui défendent l'Ecole laïque sont, d'accord avec nous pour critiquer cet enseignement. Mais il faut remarquer qu'il y a parmi ces défenseurs des républicains et des anti-cléricaux : des socialistes et des anarchistes.

Il y aura donc — et il y a — des fautes de voir différentes, parfois même totalement opposées, entièrement antagoniques, et c'est ainsi que nous voyons Gustave Hervé, défenseur républicain de l'Ecole laïque, se déclarer partisan du Monopole de l'Enseignement, tandis que Sébastien Faure, autre défenseur de l'Ecole laïque, est l'ennemi déclaré de ce Monopole.

On le voit, entre ces défenseurs, l'entente n'est pas facile. Nous croyons même qu'elle est impossible, parce que les uns sont des autoritaires et les autres des libertaires ; les uns attendent tout de la centralisation et les autres tout de la décentralisation.

Pour nous, nous estimons qu'il y a d'autres choses à dire que de faciles vérités socialistes ou de banales affirmations anarchistes.

En somme, et tout compte fait, c'est la guerre entre l'Eglise catholique et la République radicale. Et il nous semble bien que si l'on veut laisser de côté les grands mots lyriques, on arrivera à se faire une idée très assise et de tout repos aussi bien sur l'enseignement de l'Eglise que sur celui de la République.

Soyons nets : nous savons ce qu'est l'enseignement clérical : nous n'en voulons pas.

Sur ce, on nous met en demeure de choisir, ou plutôt, on nous oblige, on veut nous obliger à choisir et à défendre l'enseignement laïque.

Or, nous sommes édités sur la valeur, sur la vertu de celui-ci. Intellectuellement et moralement, la République façonne à peu près autant de crétins et de fripons que l'Eglise. Pour s'élever de l'enseignement laïque, il faut faire autant d'efforts, peut-être plus même, que pour s'élever de l'enseignement clérical, et on n'y arrive que si l'on possède déjà un tempérament de rebelle, de curieux, de chercheur.

L'Eglise fabrique des canailles et des assassins.

La République laïque fabrique des assassins et des canailles.

Mais il y a autre chose.

L'enseignement laïque étant officiellement l'enseignement de la République, on se croit obligé de dresser des éloges à la République parce que « son » enseignement s'appuie sur la science et de la raison (quelquefois), sur de l'expérience, de la constatation. C'est ainsi que l'on attribue à la République, personne morale, une vertu qui vient en réalité de tout autre chose.

L'enseignement scientifique et technique de nos écoles est le résultat obligé du développement industriel et commercial, et non pas une vertu propre et soudaine et magique de la troisième République.

Ce n'est pas la République qui a fait quelque chose pour nous.

C'est nous qui avons fait quelque chose pour la République.

Ou plutôt, c'est le progrès. Comme on le dit vulgairement : c'est le progrès qui veut ça.

Seulement, on reste tellement subjugué par la « façade politique » d'une so-

ciété, que l'on s'imagine candidelement qu'il suffit de changer cette façade pour changer de vie sociale.

Ainsi donc, l'enseignement laïque actuel tel qu'il est donné ne dépend que de l'intérêt de ceux qui font travailler, de ceux qui font produire.

Autrefois, hier encore, il y avait deux profiteurs, deux esclaves : un clérical et un « libre penseur » : un calotin et un voltairien. En canaillerie, en roubardise, ils se valaient tous les deux. Mais ils ont cessé de consentir à se partager le morceau. Chacun d'eux le veut pour soi tout seul. Ils se débâtent, se calomnient, se font passer pour des menteurs, des tartufes, des charlatans.

Et voilà pourquoi le patron « libre-penseur » a mené et mène et mènera la lutte anticléricale — ce qui ne veut pas dire antireligieuse.

Le calotin offrait le Bon Dieu et le Ciel — et l'Enfer.

L'anticlotin offre la Patrie et le Drapeau — et le gendarme.

Le patron « libre penseur » d'aujourd'hui n'assure aux enfants un enseignement plus vaste et plus solide que parce qu'il sait bien que le bénéfice de cet enseignement retournera à l'usine ou à l'atelier qu'il dirige, c'est-à-dire dans sa poche. Il faut que le cerveau se perfectionne en même temps que l'outilage.

Mais le patron « libre-penseur » n'ouvre les intelligences que d'un seul côté : du côté de l'initiative industrielle et commerciale ; et il entretient, avec soin, toutes les causes de malaisance et de désaccord sociaux.

La République (troisième a été et reste le « triomphe politique » d'une classe : la classe des exploités.

L'enseignement laïque d'aujourd'hui représente admirablement les intérêts des exploités et leur mentalité. Quoi d'étonnant à ce que le chien laïque gronde en voyant s'avancer le chien clérical.

D'avance, nous savons que cet enseignement sera défendu par ceux qui en vivent, et qu'il sera furieusement défendu par eux.

Si les défenseurs de la Laïque déclarent qu'ils la défendent dans la critique, ils ne feront que l'attaquer, parce qu'ils y sont raisonnablement obligés, et cela, on l'a toujours fait depuis qu'il existe des révolutionnaires clairvoyants.

Cette défense de l'Ecole laïque se transforme donc en critique de l'Ecole laïque, c'est-à-dire en attaque de l'Ecole laïque.

Mais alors, nous sommes d'accord sur le fond de la question et nous n'aimons pas nous payer de paradoxes en disant que « nous défendons la laïque en la critiquant ».

Tout cela, ce sont des mots.

Défendre le droit syndical des instituteurs n'est pas défendre l'enseignement laïque. C'est assurer, en réalité, l'indépendance des instituteurs et travailler à une nouvelle vie organique sociale.

Car l'instituteur que les républicains défendent n'est pas celui pour lequel nous nous battons. Celui pour lequel nous nous battons, on peut être sûr que les républicains l'attaqueront, la persécuteront autant que les évêques persécutent les instituteurs laïques qui propagent la non-croyance en Dieu, mais qui conservent chez les enfants l'amour de la Patrie et le culte du Drapeau.

La Laïque qui existe actuellement, et que Gustave Hervé appelle notre laïque est peut-être bien l'Ecole des républicains. Elle ne saurait être celle des anarchistes. Et pas davantage celle des syndicalistes révolutionnaires dont le but est d'abattre l'Etat capitaliste, qui ne repose que sur l'enseignement laïque contemporain.

En défendant la Laïque nous le répé-

Les révolutionnaires ont mieux à faire.

Ce qu'il faut dire et répéter, ce n'est pas que quelque chose actuellement existant est bon.

Ce qu'il faut dire et répéter, c'est que rien de ce qui existe aujourd'hui n'est bon, c'est que tout est mauvais.

Et nous attendons bien plus d'une critique vigilante, incessante, que d'une équivoque et dangereuse Défense.

G. D.

Le prochain NUMERO ILLUSTRÉ du « LIBERTAIRE » sera, comme nous l'avons annoncé déjà, consacré en grande partie à l'œuvre admirable de Francisco Ferrer :

L'ÉCOLE MODERNE DE BARCELONE

Il contiendra des articles :

de Ferrer sur :

LA RENOVATION DE L'ÉCOLE ;

de C. A. Laisant, sur :

FERRER ET L'ÉCOLE MODERNE ;

de José Rodriguez Romero :

POUR L'ÉCOLE MODERNE ;

et autres documents et extraits,

sans que soit négligée l'actualité.

Prix du cent : 5 fr. 60 franco.

## ÉTUDIONS

Le lendemain du jour où, à Tivoli, Hervé et moi, nous défendîmes la Laïque, je rencontrai un anarchiste — on me permit de faire son nom qui, en l'occurrence, importe peu — un excellent camarade, actif, intelligent et très convaincu.

Nous nous serrâmes la main et il exprima tout de suite le regret de n'avoir pu aller, la veille, au meeting. « J'aurais été curieux », me dit-il, de savoir comment tu peux défendre la laïque. »

Quelques instants après, la conversation s'engagea sur les retraites ouvrières, et nous parlâmes, ou plutôt il parla de la grande querelle entre les partisans de la Capitalisation et ceux de la Répartition.

Il était lancé, je l'écoutai : « Tout ça, vois-tu, dit-il, nous nous en foutons, et « bien nous faisons de ne pas nous attarder à d'aussi vaines discussions. Nous savons « bien que, dans cette sale société, il n'y a « rien à faire ; que les réformes ne réfor- « ment rien ; que les améliorations n'amé- « liorent rien et que capitalisation ou ré- « partition, c'est kif-kif. Pour le travailleur, « l'une ne vaut pas mieux que l'autre. Tou- « tes ces polémiques, toutes ces controverses « au sujet des réformes, ça peut, ça doit in- « téresser les coquins qui vivent de leur « quinze mille, ceux qui aspirent à vivre « comme les Q. M., aux dépens de la classe « ouvrière et aussi les idiots qui croient en « core au bulletin de vote et à la fécondité « des réformes. Mais nous, mon vieux, nous « qui savons en quoi sont fait tous ces bo- « niments, nous n'avons pas à discuter, pas « à nous mêler de tout ce fourbi. Nous som- « mes anarchistes. Et cela nous suffit. Rien « à faire, rien de rien, sans une transforma- « tion complète, un chambardement intégral ; « pas vrai ? »

Je reproduis aussi fidèlement que possible le fond et la forme de sa petite tirade anarchiste.

L'objectif néanmoins ? « Es-tu bien sûr « que Capitalisation et Répartition se soit « kif-kif ? Je t'avoue que je ne suis pas très « au courant de cette question. Je me pro- « pose de l'étudier de près et fort impartia- « lement ; mais je n'ai pas encore eu le « temps de me documenter et de me faire « une opinion personnelle. Cependant, je « suis porté à croire que, si la discussion est « si vive entre les adversaires et les parti- « sans de la Capitalisation, c'est qu'il y a « quelque différence entre l'une et l'autre. »

« As-tu un quart d'heure ? Peux-tu me « renseigner un peu sur le fonctionnement « de ces deux systèmes ? Dis-moi ce que tu « en sais, tu me rendras service. »

Le pauvre ami tenta de me donner les explications que je lui demandais. Je ne sollicitais pas de lui un cours savant sur ce qui différencie le système de la répartition de celui de la capitalisation. Je n'exigeais pas de lui des aperçus profonds, des distinctions subtiles, des considérations vastes ni alambiquées. J'espérais tout simplement quelques mots sur le mécanisme respectif des deux systèmes.

Le camarade bafouilla lamentablement ; il s'égarait dans un inextricable dédale de définitions obscures et d'explications contradictoires, tant et si bien que, à bout de souffle (on s'exténue rapidement à fournir des explications incohérentes auxquelles on ne comprend rien soi-même) l'ami en question finit par me dire :

« Et puis, quoi ? Tout ça, c'est de la bla- « gue ! Pas besoin de s'exposer à une mé- »

ningite pour chercher à comprendre. La « laïque, la proportionnelle, le rachat de « l'Ouest, l'Ouzenka, l'emprunt de 600 mil- « lions de la ville de Paris, les caisses de « retraites ouvrières, tous ces trucs-là, c'est « de la politique. Et le temps qu'on consa- « cre à la politique, c'est du temps perdu. »

« Nous autres, conscients, nous avons autre « chose à faire que de discuter à perte de « salive sur ces fariboles. Nous avons à faire « l'éducation des individus qui composent le « milieu actuel et à les préparer à boulever- « ser avec nous ce milieu. Je ne connais « que ça. Au revoir, mon vieux ! »

— Au revoir !

Et nous nous séparâmes. Et tout en sui- « vant ma route, je réfléchis.

Il a raison, parbleu, le copain ! Je sais bien que sous le régime capitaliste, toute réforme qui n'atteint pas les sources mêmes de la société, est frappée d'avance de stérilité. C'est pour cela que je suis anarchiste. C'est parce que, après étude impartiale et examen approfondi de toutes les améliorations proposées, je suis arrivé à constater l'impuissance de toutes, que je suis révolutionnaire.

Mais tout de même, si, au lieu de tomber sur moi, le camarade avait eu affaire à un bon bougre cherchant sincèrement à s'instruire, à se renseigner, ce bon bougre se serait-il contenté de l'affirmation catégorique mais sans preuve du copain ?

Quelle idée aurait-il eu de la justesse et de la solidité des convictions de notre ami ? Et, s'il s'était trouvé là quelqu'un pour discuter pied à pied, que serait-il advenu ? dans quelle posture se fût trouvé notre camarade et, avec lui, sa doctrine ?

La morale de ce simple récit, c'est que, plus que quiconque, un anarchiste doit étudier les problèmes de tous ordres que les événements posent devant l'opinion publique et se garder de se prononcer sans examen, sans contrôle, en masquant son ignorance du problème discuté derrière les formules définitives et intangibles constituant une manière de Credo.

Cette étude constante et de bonne foi s'impose à un libertaire, pour lui-même d'abord : c'est le meilleur moyen, que dis-je ? le seul de soumettre sa doctrine à l'épreuve indispensable qui la fortifiera sans cesse, l'ébranlera ou l'abattrà.

Procéder autrement, c'est employer la méthode dogmatique, c'est faire preuve, sans le savoir, d'esprit religieux : c'est prouver qu'on peut combattre la laïque sous prétexte qu'elle donne un enseignement dogmatique tout en employant soi-même les procédés qui impliquent cet enseignement.

C'est encore et surtout pour les autres, pour la propagande qu'il fait sans cesse autour de lui, que l'anarchiste doit se documenter et réfléchir sur les questions qu'il discute.

Il le doit, sous peine de s'exposer à faire un tort irréparable aux idées qu'il défend, sous peine de les rendre puériles ou ridicules.

Il le doit enfin, parce qu'il se flatte de ne recevoir de personne une opinion toute faite, de n'être enchaîné par rien ni par personne ; c'est sa fierté d'être lui-même et de ne tirer ses convictions en toutes choses que de lui-même, de son propre fonds ; c'est sa force, de raisonner avec son propre cerveau comme il voit avec ses propres yeux, comme il entend avec ses propres oreilles, comme il digère avec son propre estomac.

Je le mets au défi de ne pas être un suiveur, c'est-à-dire, de penser, de raisonner, d'agir par lui-même en toutes circonstances si, d'une part, il ne s'astreint pas à l'étude attentive de chaque problème posé ; si, d'autre part, dans cette étude, il ne fait pas table rase des idées générales d'où procèdent ses convictions anarchistes.

Sébastien Faure.



## La Foire aux Quinze-Mille

Elle commence et va durer quatre longs mois. Je suis allé la visiter et voici ce que j'ai vu et entendu.

Il y a un changement. Cette foire n'a pas le même aspect que les précédentes.

Autrefois, dès l'ouverture, nous avions l'habitude de voir un grand nombre de petites baraques sur le champ de foire. Devant chacune de ces boutiques, quelques pitres s'exhibaient sur des treteaux, afin d'attirer la clientèle électro-

rale. Cette fois, il y a seulement une grande boutique, de belle apparence, moderne, avec force éclairage électrique et

beaucoup de réclame. L'enseigne : Re-présentation proportionnelle.

Sur les treteaux, tous les clowns, Augustes, paillasses des anciennes baraques, font du boniment, côté à côté.

Jaurès-Gallifet et Drumont-Mort-aux-Juifs, monarchistes et républicains, Guesde et Benoist, révolutionnaires et modérés, francs-maçons et cléricaux.

Autrefois, chaque baraque avait son orchestre, qui jouait un air différent. A cette foire, puisqu'il n'y a qu'une baraque, il n'y a qu'un orchestre, qui se compose de tous les journaux, et qui joue le même air, celui de la R.P.

Avec tout ce tam-tam, le public des électeurs entre, sans enthousiasme.

A l'intérieur, les pitres commencent la représentation. Je vous résume fidèlement leur discours :

« Nous reconnaissons que le suffrage « universel a été, jusqu'à présent, une « joyeuse fumisterie, une vaste mystifi- « cation. Nous vous rousions, simple- « ment. « Voix populaires, bulletins, « volonté souveraine » ; tout cela : jou- « raïses. Ce n'était que des combina- « sons que vous ne connaissiez pas et « l'élection de tel ou tel ne dépendait « pas de vous. Ceci, tous les partis le « reconnaissent, nous sommes tous « d'accord là-dessus, même avec ceux « qui disaient que le bulletin de vote « était une arme révolutionnaire. »

« Aussi, nous vous apportons un sys- « tème nouveau. Vous ne voterez pas « deux fois, pas de second tour : nous « nous sommes aperçus que cela com- « mençait à vous fatiguer. Le vote sera « mathématique et vous n'aurez pas à « chercher. »

« Le parti dans lequel vous serez ma- « triculé vous indiquera une liste pour « laquelle il faudra voter. Les listes se- « ront faites par nous en famille, et « vous ne connaîtrez pas les candidats, « pas plus qu'autrefois, d'ailleurs. »

« ...Oui, oui, nous savons par làite- « ment que nous n'avons rien fait, pen- « dant quatre ans, nous savons par làite- « ment que le parlementarisme est « pourri, en d'autres termes, que nous « sommes à peu près tous vendus aux « capitalistes, à vos patrons. Mais main- « tenant, ce ne sera pas la même chose « en votant de la manière indiquée. Les « mêmes hommes seront élus, mais « nous deviendrons subitement honnê- « tes, francs, loyaux, intelligents, etc., « etc. »

C'est le syndicat des politiciens, consti- « tué pour défendre la profession et les « privilèges menacés. L'union fait la force et le monopole aussi.

Pour réhabiliter le parlementarisme « discrédité, ils se sont tous mis d'accord. « Ils ont fait le trust de la politique. A « quoi servirait-il de se faire concurren- « ce ? Ne vaut-il pas mieux s'entendre ? »

Mais il y a d'autres attractions dans la baraque :

Il y a deux principaux étalages, tou- « jours sous la sauvegarde de la R.P. « Leurs enseignes respectives sont :

« Le Péril Cléricale. »

« Le Péril Maçonique. »

Le premier, c'est la clique maçonnique, radicale et socialiste ; le deuxième, c'est la clique cléricale, royaliste et modérée.

Des saltimbanques, derrière ces étalages, brandissent tour à tour le cadavre de Ferrer aux yeux des électeurs. « Assassin, franc-maçon », disent les uns ; « Martyr, assassiné par les curés », proclament les autres.

Puis ils s'arrachent un enfant : « En- « seignement religieux », clament les pre- « miers. « Enseignement laïque », ripos- « tent les mangeurs de curés. »

Et ces étalages sont tous deux bariolés des mêmes devises : « Patrie, Sou- « mission, Etat, Autorité, Respect de la « Loi, Retraites ouvrières, Bonheur du « Peuple. »

Au-dessus, une grosse enseigne com- « mune aux deux boutiques :

Capital — Autorité

Cependant, malgré ce tintamarre, malgré les grands discours, malgré le bariolage et les entrecroisements des clowns, populo ne s'enthousiasme pas. Il murmure même : « Je crois qu'on doit se moquer de nous. »

Autrefois, tous ces mots avaient fait des révolutions. Maintenant, ils ne signifient que déception.

Et populo, cependant, défile, misérable et résigné.

Résigné, parce qu'il ne sait pas.

Si les anarchistes et les syndicalistes révolutionnaires qui savent ce qu'il faut faire, vont, pendant cette campa-



gné électoral, rappeler à ce peuple de travailleurs les fusillades dont il a été l'objet, non pas lorsqu'il voulait manger du curé ou du franc-maçon, mais du pain ;

S'ils vont évoquer les tueries de Draveil, Raon-l'Étape, Narbonne, Fournies, Montjuich et tant d'autres ;

S'ils lui montrent ce qu'était Ferrer, le vrai Ferrer anarchiste, le Ferrer révolutionnaire, antipoliticien et antitard, le Ferrer éducateur, s'appuyant les préjugés, patrie et démocratie ;

S'ils disent au peuple que tous les politiciens exploitent le cadavre de cet homme, ses calomnieux comme ses encenseurs, dans leur intérêt personnel, car si Ferrer eût fait en France la besogne qu'il faisait en Espagne, ils auraient été tous d'accord pour le fusiller à la première occasion ;

S'ils enlèvent leur masque de tartufes à tous ces politiciens qui font semblant de se disputer à propos de l'enseignement laïque ou religieux ;

S'ils expliquent aux électeurs l'hypocrisie et le mensonge qu'il y a sous ces trois mots : Patrie, Démocratie, Etat ;

Si, en résumé, les anarchistes et les syndicalistes révolutionnaires font, avec persévérance, une campagne antiparlementaire, antidémocratique et antitardiste ardente, le peuple, la masse qui vient aux réunions, publiques parce qu'elle croit qu'en votant, elle aura plus de bien-être et de liberté, verra qu'elle ne peut s'émanciper par ce moyen.

Ce sera une grande déception et, dans un moment de colère légitime contre ceux qui ont exploité leur ignorance et leur crédulité, les travailleurs misérables et parias pourront, conduits par le bataillon intrépide de ceux qui savent, non pas déposer docilement et respectueusement un bulletin dans une boîte, mais briser les maudites urnes et brûler toute la baraque électorale.

Index.

## République ou Monarchie

J'ai appris, tout jeune, à aimer la République, par les récits que mon père me faisait de la lutte ouvrière contre l'empire et Badinguet. Ce n'était pas seulement le sursaut d'un peuple contre la dynastie guerrière des Bonapartes, contre le régime oppressif d'une politique césarienne. A cette époque, les républicains étaient aussi des socialistes, non dans le sens d'une action politique déterminée comme les socialistes d'aujourd'hui, mais avec la signification bien précise d'une transformation sociale absolue.

Liberté politique, égalité économique, fraternité des citoyens et des peuples : Que la République était belle sous l'Empire ! Et cette phrase n'est pas, ainsi qu'on se plaît à la prononcer, une constatation ironique et plaisante, mais bien le cri des vrais républicains désabusés.

Car les politiciens, vendus aux puissances d'argent et d'ignorance, aux financiers et aux prêtres, s'appliquèrent à ne changer que l'étiquette du régime, en conservant précieusement les abus et les privilèges des pouvoirs anciens.

La République actuelle, c'est le règne de la fraude. Tout y est mauvais, dénaturé, falsifié. Vous pensez boire du vin, du bon vin de France et c'est une eau sale, teinte de campêche et qui vous dégrade l'estomac, que vous avalez. Nous pensons vivre en République, dans cette belle République pour laquelle combattaient nos pères, et nous nous trouvons aux prises avec une immonde salade d'intérêts, faite de toutes les hontes et de tous les esclavages.

Comme le docteur Stockmann, dans *Un Ennemi du Peuple*, le chef-d'œuvre d'Ibsen, nous pouvons dire sans arrière-pensée qu'il n'y a pas d'importance à ce qu'une pareille société disparaisse. Mais, en même temps, il est indispensable de ne pas laisser naître l'équivoque, plus terrible encore que le mal.

Tandis que leurs complices républicains digèrent à l'abri du Code Napoléon, les royalistes et les bonapartistes tentent de nous forcer la carte. Ils profitent du discrédit que la République bourgeoise s'attire, pour nous vanter les beautés des régimes déchus.

On serait porté à se laisser séduire par leurs belles paroles et leurs arguments spécieux. Après trente-huit ans de République, la classe ouvrière n'est pas encore dotée du minimum de garanties économiques, dont on lui avait promis la réalisation en échange de sa participation à la richesse sociale. Les libertés dont le régime s'honore, deviennent de plus en plus rares, se rétrécissent, disparaissent. On vient de rétablir, au bénéfice du drapeau national, le crime du sacrilège. Le parlementarisme ne cherche même plus à sauver la façade qui recouvre tant d'aventures et de combinaisons louches, à paraître travailler

au profit de la totalité des citoyens, à cacher sa véritable utilité pour les bandits qui s'en font une caverne.

Certes, le tableau que nous pouvons faire, aussi bien que les royalistes, de cette abominable république, n'est pas pour lui attirer l'amour et le respect des humbles. Lorsqu'il faut la défendre contre les entreprises malveillantes de ses adversaires, on ne trouve pas, chez les militants, l'unanimité et la spontanéité que mériterait un régime même passable.

Mais il convient de ne point perdre de vue quels sont ceux qui veulent mêler leur action à la nôtre. Si le drapeau tricolore et le bonnet phrygien sont devenus, à nos yeux, des symboles d'exploitation et de mensonge, le drapeau blanc et la fleur de lys des monarchistes ; ce bloc enfariné ne nous dit rien qui vaille.

L'exemple des monarchies qui nous entourent n'est pas si séduisant, qu'on puisse se permettre de laisser le champ libre aux réacteurs. On nous parle tous les jours de l'Angleterre et de ses libertés. Allez donc voir dans toutes ses grandes cités industrielles, quelle misère décime la population laborieuse. C'est malgré tout — patriotisme mis à part — encore pis que chez nous.

L'insurrection de Catalogne nous a éclairé sur la situation ouvrière dans la monarchie espagnole. En Italie, et plus particulièrement en Sardaigne et en Sicile, la famine est en permanence.

On prétendra que cet état de choses sociales ne dépend pas du régime politique. C'est possible. Mais alors, quel intérêt trouverions-nous à changer notre république borgne pour une monarchie aveugle ?

Nous connaissons la sollicitude exercée par les princes à l'égard des ouvriers. Elle égale l'intérêt que les politiciens français prennent au bien-être du peuple.

Et puisque l'occasion nous en est donnée, ne laissons pas s'évanouir le souvenir du roi des Belges sans dire ici ce que nous inspire son règne. Son trône, édifié par le massacre des ouvriers, était digne de celui qui l'occupait. Que de louanges, dans la presse, à propos de sa mort ! Et cependant, aux dires mêmes de ceux qui défendent sa mémoire, le moindre de ses actes aurait mené au bûcher le vulgaire citoyen qui s'en serait rendu coupable.

Ce grand roi revendait pour son propre compte les objets d'art appartenant à l'Etat, c'est-à-dire à tous. Sa cupidité était telle qu'il fit enfermer comme démente sa propre sœur, l'impératrice Charlotte, dans une dépendance du château de Laeken, pour hériter de sa part. La malheureuse vit internée depuis quarante-deux ans, et le roi pouvait vivre à quelques cent mètres d'elle, il a pu rire, manger, dormir, aimer, entasser son or, mourir, sans accorder à sa sœur une heure de liberté. Il a pu disparaître, tomber en pourriture, sans ordonner qu'on mette fin à ce supplice.

L'empire du Congo, dont ce roi négrier a tiré la plus grosse part de sa fortune — au prix de quels abus — est un scandale permanent, un ensemble d'atrocités dont on connaît bientôt, sans doute, tous les détails.

Laissons de côté ses histoires de famille ainsi que ses multiples et séniles amours. C'était un roi, un grand roi, paraît-il, un de ceux dont nos royalistes font grand cas. Mais quelle est donc la situation ouvrière en Belgique ? Où voit-on que le peuple puisse dans cette monarchie cléricale, plus de bien-être que dans notre république laïque ?

Blanc bonnet, bonnet blanc. Les régimes politiques ne sont rien du moment que le capitalisme s'y trouve le maître. Mais la monarchie ne peut pas être autre chose qu'un régime capitaliste. La République rêvée par nos pères, la République dont on dit qu'elle était si belle sous l'Empire, était bien plus près de notre conception économique.

Et c'est celle-là que nous défendrons malgré tout : liberté politique, égalité économique, fraternité des citoyens et des peuples !

Henri Duchmann.

### RECTIFICATION

Un écho du *Liberateur*, dernier numéro, reprochait à la *Guerre Sociale* d'oublier Law, Sokoloff, Ricordeau. Le *Liberateur* fait amende honorable de cette erreur, qu'il faut attribuer à un de nos jeunes amis, prompt à s'émouvoir d'un silence souvent nécessaire pour la cause des emprisonnés. En effet, il n'est pas toujours utile de prouver par le journal que l'on s'occupe des prisonniers, et parfois même cela peut leur nuire.

La meilleure action n'est pas toujours l'action officielle.

## Laïcisation ou antiparlementarisme ?

### Ce que nous faisons

Nous attaquons le parlementarisme.

Nous sabotons les élections.

Pourquoi ?

Parce qu'en attaquant le parlementarisme nous combattons l'Etat ;

Parce qu'en dénonçant le mensonge démocratique nous combattons l'autorité.

Nous combattons l'Etat, non pas pour le réformer, pour changer le personnel, mais bien pour le supprimer.

Et cette action, nous la ferons non seulement par la parole dans les réunions électorales, mais aussi nous sabotons les réunions où on tentera de nous empêcher de parler librement.

Nous porterons tous nos efforts contre le parlementarisme parce que nous considérons que le suffrage universel, le bulletin de vote est un désastreux préjugé qu'il faut arracher à la masse des travailleurs ; parce que nous voulons leur faire comprendre que la violence et la révolte pourront seules les libérer.

Cette propagande aura une répercussion dans le mouvement syndical et les militants comprendront que le syndicalisme doit lutter contre l'Etat, défenseur de la propriété individuelle et du capital, au même titre qu'il lutte contre le patronat.

Nous ne sommes pas comme les antiparlementaires-votards qui disent que « le socialisme électoral paix-sociale est fatal » et que par conséquent, « ils n'empêcheront pas des socialistes « arrivistes » de leur Parti d'arriver.

Nous pensons que pour arriver à la transformation économique de la société, pour supprimer l'exploitation de l'homme par l'homme il n'est pas nécessaire que les travailleurs fassent l'expérience d'un parlement socialiste qui sera voué à l'impuissance et qu'ils continuent à engraisser des politiciens par centaines.

C'est pour passer par-dessus cette phase que nous faisons de l'action antielectorale.

Il est incontestable que si les insurrectionnels aidaient les anarchistes dans cette besogne, la tâche serait moins lourde et les résultats plus féconds. Pourquoi ne nous aident-ils pas ? Pourtant, lorsqu'il a fallu faire de l'antiparlementarisme et de descendre dans la rue, les anarchistes révolutionnaires n'ont pas ménagé leur concours.

Hervé dit que nous sommes des métaphysiciens et qu'il est lui, un homme d'action, même lorsqu'il défend la laïque ! Qu'on en juge.

Henry Combes.

### Ce que nous ne faisons pas

Nous ne défendons pas la laïque.

Pourquoi ?

1° Parce que la laïque n'est pas en danger et que même si elle l'était nous ne la défendrions pas.

2° Parce que défendre l'Enseignement de l'Etat, c'est défendre l'Etat, l'Autorité.

3° La morale de la laïque, qui est la morale de l'Etat : respect de la propriété, de l'Autorité, de la Patrie, etc., ne vaut pas mieux, au point de vue anarchiste que la morale religieuse.

4° L'instruction élémentaire qui est donnée à l'Ecole Laïque est aussi donnée dans tous les pays monarchiques (Allemagne, Angleterre, Suède-Norvège, etc.) qui ont un grand développement industriel et commercial, même si cet enseignement est remis aux mains d'une caste religieuse. L'évolution de l'enseignement est dû, pour beaucoup, aux conditions économiques du pays. Ce n'est donc pas par philanthropie que la République a institué l'instruction gratuite (et quelle instruction !), mais bien parce qu'une instruction élémentaire était nécessaire au peuple pour le développement normal du capitalisme industriel et commercial.

Nous prenons la défense des membres du corps enseignant qui sont chassés par leur patron, l'Etat, parce qu'ils se refusent à distribuer automatiquement aux enfants du peuple la morale frelatée de l'enseignement étatique.

Cela n'est pas défendre la laïque.

N'est-il pas évident qu'en défendant la laïque on crée une équivoque dans l'esprit des électeurs, équivoque que les politiciens fusillards de Narbonne, de Draveil, Raon-l'Étape, etc., ne manquent pas d'exploiter en disant que puisque les révolutionnaires défendent la laïque, c'est qu'elle est une bonne institution.

Les socialistes révolutionnaires qui veulent simplement réformer l'Etat et non le détruire, peuvent lutter pour améliorer une de ses institutions, mais je ne vois pas ce que voit faire dans ce bateau « blocard » les anarchistes et les syndicalistes.

## Syndicalisme et Anarchisme

Voici encore d'autres objections à l'encontre du syndicalisme : le syndicat est un groupement comme les autres, c'est entendu. On parlera bien d'affinité mais l'on sait fort bien que la plus grande affinité, celle qui unit les travailleurs, c'est la misère commune. Le syndicat devrait être complètement autonome, mais la confédération est un petit Etat, et le bureau confédéral un petit Parlement ; nous voulons être libres et non enchaînés. Or, le syndiqué n'est pas libre, etc.

A toutes ces objections, je répondrais en demandant qui a créé le centralisme dans les syndicats, qui a formé cette C. G. T. ? N'est-ce pas en grande partie l'œuvre des anarchistes ? Ce ne sont pas les réformistes, à coup sûr, qui ont réalisé l'unification des forces ouvrières. Autrefois, il n'existait que des fédérations de métier. Il y avait même plusieurs fédérations d'un même métier. Ces fédérations, la plupart sans grande importance, n'étaient pas, pour leurs secrétaires, de grasses sinécures. Malheureusement, s'il y avait moins de centralisme, il y avait tout autant, peut-être plus, de paperasserie que dans les grandes fédérations d'industrie actuelles, et elles ne s'occupaient, en outre que de questions purement corporatives. Aussi y avait-il entre elles des rivalités et des hostilités incessantes : les ouvriers se mangeaient le nez entre eux, et les capitalistes se frottaient les mains avec satisfaction.

C'est alors que les anarchistes prônèrent avec enthousiasme les fédérations d'industrie. Aujourd'hui, les anciennes fédérations de métiers sont presque toutes disparues, et avec elles les rivalités et les haines entre corporations. Grâce à l'union des syndicats dans la C. G. T., les ouvriers ont appris à mieux se connaître et s'aimer, et prendre conscience de leur force. Grâce aux fédérations d'industrie, le syndicalisme peut aujourd'hui viser un idéal plus haut, la suppression du patronat et de l'Etat... par la grève générale expropriatrice ; mais ces dernières fédérations ont pris une telle puissance et un tel développement, qu'elles se sont trouvées dans l'obligation de confier leur administration à des secrétaires appointés qui sont ces petits députés dont parlent avec tant de dédain nos camarades syndicalophobes. Pourtant, comment pouvait-on faire pour sortir de cette impasse ? D'un côté, le centralisme mais la force, de l'autre, la décentralisation mais la faiblesse et l'inertie... Nous avons préféré la première solution à la seconde, et les événements sont venus prouver que nous avions raison.

Dans l'avant-dernier numéro des *Temps Nouveaux*, le camarade Guérinneau préconisait les petits groupements par affinité ; nous serions pleinement de cet avis si nous n'avions crainte qu'avec cette décentralisation poussée à l'extrême ne survinrent les rivalités, les petites chapelles et les hostilités perma-

mentées comme avec les anciennes fédérations de métiers. Il faudrait pour cela que les camarades fussent tous conscients. Je m'empresserai d'ajouter pourtant, que cette question est à étudier plus profondément et à mettre en pratique, si c'est possible et immédiatement. Cela vaudrait beaucoup mieux que de perdre son temps à dénigrer le syndicat et les syndiqués.

### LE SYNDICAT EST-IL LIBRE ?

La Fédération, ni la Bourse du Travail, ni la C. G. T. entière ne gênent nullement un syndicat et ne mettent aucune entrave dans son action propre ; sans doute, elles lui imposent certaines obligations et parmi les plus importantes de celles-ci, se trouve la cotisation. Pour payer toutes ces cotisations à la Bourse et à la Fédération, les syndicats sont obligés de faire cotiser leurs syndiqués, cela est inévitable, l'argent étant, comme on dit, le nerf de la guerre ; tant que durera la société capitaliste, on ne pourra rien faire sans lui. Si nous voulions faire comme dans nos groupes où il n'y a que des camarades conscients, c'est-à-dire si les versements étaient facultatifs, ce seraient toujours les plus conscients qui casqueraient.

Tout cela pourrait paraître en contradiction avec ce que j'ai dit plus haut ; ces diverses obligations étant inévitables dans la société actuelle, on pourrait objecter qu'il sera matériellement impossible pour le syndicalisme de devenir libertaire ; aussi, pour éviter toute équivoque et tout malentendu possible, j'insisterai particulièrement sur ce point : c'est que quand nous disons que le syndicalisme peut devenir libertaire, nous voulons dire que l'anarchisme peut devenir le but suprême de l'organisation syndicale, mais, je le répète, il n'y a pas d'organisation purement anarchiste dans la société présente.

D'ailleurs, toutes les tentatives que l'on a faites pour réaliser ce but, même seulement entre copains libertaires et conscients, ont pitoyablement échoué par la force même de l'actuel état de choses. Ce serait une sottise de croire qu'on peut le faire avec les syndicats ouvriers. Il faut d'abord penser à renverser, à chambarder les institutions autoritaires et capitalistes tout en ne négligeant pas l'éducation de l'individu. Or, le syndicalisme, malgré tous ses défauts, est encore le meilleur terrain pour mener à bien ces deux actions parallèles.

Que nous soyons en dedans ou en dehors du mouvement ouvrier, si son organisation devient tyrannique nous n'échapperons pas à sa tyrannie. Le parlementarisme, une fois complètement discrédité, déchu, anéanti, les politiciens se ruent sur le syndicalisme et si nous ne veillons au grain, si nous les laissons frioter à l'aise leur malpropre cuisine, ils trouveront par ce moyen à amuser pendant un bon bout de temps encore le pauvre peuple.

Il y a aussi la question de majorité et de minorité, mais au fait il faut bien avouer que ce n'est pas toujours la première qui fait les choses dans nos syndicats, que c'est presque toujours une poignée d'énergiques qui poussent les autres en avant, et s'il arrive parfois que l'on soit obligé de s'incliner devant des choses répugnantes, encore une fois ce n'est pas le syndicalisme qui en est la cause, ce sont les individus.

### COMMENT TRANSFORMER L'INDIVIDU ?

On ne pourra transformer l'individu que par l'instruction et l'éducation anarchistes. Nous n'arriverons à ce but que par une action et une propagande de tous les instants. Si nous restons chez nous, dans notre tour d'ivoire, confinés dans notre scepticisme, que deviendront nos idées ? Ce n'est pas le tout de posséder la vérité — ou de croire la posséder — il faut en faire part aux autres.

Ah ! je sais bien que quand on dit à nos copains antisindicalistes de faire de la propagande dans les syndicats, ils haussent dédaigneusement les épaules : peu ! les ouvriers, c'est si abruti ! abruti de tous pays, unissez-vous, etc. Sans doute une cohorte d'abrutis abandonnés à eux-mêmes ne donnerait jamais rien de bon ; aussi, notre devoir est de les éduquer et pour les éduquer il faut aller avec eux. La majorité des ouvriers sont des abrutis, c'est indiscutable ; s'il en était autrement, il y a belle lurette que nous ne serions plus gouvernés ni exploités par nos semblables comme nous le sommes actuellement ; mais sont-ils responsables, les ouvriers ? Nous devons-ils des comptes de leur abrutissement ? Evidemment non, ils sont à plaindre plutôt qu'à blâmer ; le peuple nous hait quelquefois parce qu'il nous méconnaît, et il nous méconnaît parce qu'on lui a faussé l'esprit ; ce n'est donc pas lui le principal coupable, mais les chenapans qui, à l'école, à la caserne, en période électorale et en toutes circonstances ont façonné, pétri, moulé son cerveau au gré de leur fantaisie.

Et puis, ne sommes-nous pas sortis du peuple, nous aussi, ou presque tous, et n'est-ce pas un hasard très grand, on pourrait dire miraculeux, que nous avons échappé à nos éducateurs bourgeois ? N'est-il pas étonnant que nous ayons pu tromper la surveillance des vigilants gardiens de l'autorité et de l'obscurantisme en nous émancipant, sinon matériellement, du moins moralement ?

On pourrait dire que celui qui me prise le peuple se méprise lui-même.

J. Gouard.



## QUE CES VICTIMES SE TAISENT

De Séverine, dans l'Œuvre.  
(A propos de la note adressée aux Temps Nouveaux par les réfugiés de Montevideo).

« Quarante habitants de Cervinto, avant que d'être passés par les armes, ont été torturés. Ils avaient commis le crime de se réjouir d'un échec du président Zelaya. »

Enfin, la plus récente information confirme la déportation en masse de quatre mille personnes.

Mais personne ne s'émue, personne ne réclame, personne ne bouge. Il y a des petites barbaques très amusantes sur le boulevard; un vieux balai, non rôt par hasard, a atteint trente francs, l'autre jour, à la « Vente joyeuse »; le bibi cher à Paul de Kock, à Johannor, à Léandre et à Gyp va ressusciter.

Que voulez-vous de plus ? »

Evidemment. Est-ce qu'on a le temps de s'occuper de ça à l'heure où l'Ecole laïque a tant besoin de défenseurs ? A l'heure où le socialisme parlementaire se divise sur la question de la capitalisation ou de la répartition, et se retrouve unifié à propos des élections prochaines ! A l'heure où le socialisme insurrectionnel réclame pour les flics la journée de huit heures et une augmentation de salaires ! A l'heure où quelques anarchistes se tâtent pour savoir s'ils défendent ou non la Laïque et où d'autres coiffent le bonnet de Nostradamus en déclarant que la question du sucre est une question sociale !

On peut bien mettre à feu et à sang l'Argentine révolutionnaire. Ce n'est pas là une question électorale, non plus qu'une question insurrectionnelle, non plus qu'une persécution, tout court.

Est-ce qu'on a le temps de s'occuper de ça ?

## Bibliographie

PARADOXES, par J. Santarel.

Sous ce titre absurde nous trouvons un recueil de proses maniérées et brutales, parfois de savoir forte; un pot-pourri de sentences, d'impressions, de contes, de dissertations philosophico-sociales, des vers de mirilton, de jolies pensées: le tout d'un assez étrange ragout.

Des idées, des images, oui, mais un style plein de faiblesses et d'un bien mauvais français par endroits. Quelques pièces ont du caractère, un caractère apparent au *Neveu de Rameau*, que l'auteur a dû étudier. De ce nombre on peut citer l'*Alceste*, le *Paillard*, l'*Illuminée*, le *Vent* et, enfin, le dialogue philosophique qui fournit le titre du recueil.

Les amateurs de littérature truculente doivent lire ce livre; j'imagine qu'ils ne seront pas déçus.

\*\*\*

QUELQUES LANCES ROMPUES POUR NOS LIBERTÉS, par Nelly-Roussel.

Mme Nelly-Roussel a de l'éloquence. Encore faut-il que les sujets traités s'y prêtent peu ou prou. Quand elle aborde les droits primordiaux de la femme, ceux de sa chair et de la fibre maternelle; quand elle s'élève contre le code et la morale bourgeoise, l'auteur a des accents chaleureux, persuasifs et nous n'avons qu'à applaudir.

Mais il est des questions comme celle du suffrage des femmes qui sont trop ingrates vraiment. Pour nous, il y a longtemps que nous sommes édifiés sur la valeur réformatrice du suffrage des hommes: cette expérience nous suffit très amplement.

## Les Livres

Comment nous ferons la Révolution, par E. Pataud et E. Pouget.

A peine paru, cet ouvrage a été l'objet de passionnés commentaires, de critiques acerbes, voire de propos des plus méprisants. Certains ont pensé qu'il ne méritait.

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Il mérite d'être lu, en tout cas, ne serait-ce que pour voir comment s'y prennent, pour faire une révolution, deux syndicalistes notoires persuadés que les syndicats « sont aptes à réorganiser de fond en comble la société ». Lecture très attachante, au demeurant. Le style est simple, rapide, et les tableaux — cinématographiques, dirait-on volontiers — de la France en révolution se succèdent sans fatigue pour le lecteur ordinaire — non sans lui inculquer des préceptes de sabotage ou quelques idées, plus rares, d'organisation libre, dont il saura faire un jour son profit, espérons-le.

Cette hypothétique révolution débute par une grève sanglante, à la suite d'un malaise à peu près général, causé par les trusts, les lock-out, les scandales politiques. Quelques ouvriers sont tués par les policiers; le mécontentement grandit dans la classe exploitée; la grève s'étend; les corporations s'agitent; le gouvernement envoie troupes sur troupes; la colère du peuple finit par se faire jour et la situation devient franchement révolutionnaire.

(1) Un volume, 3 fr. 50. — Pris au journal, 3 francs; par la poste, 3 fr. 50.

## GROUPE D'ACTION ANTI-PARLEMENTAIRE

# Tous contre les Quinze-Mille !

Les camarades qui se réunissent au *Libertaire* ont formé un *Groupe d'action antiparlementaire*. Ce groupe a rédigé le manifeste ci-dessous, qui sera tiré en affiche, et pour la diffusion duquel nous avons besoin du concours de tous.

Nous proposons ce texte dès aujourd'hui. Il est juste temps de commencer à envisager les moyens de faire de l'action anti-électorale.

Nous écrivons au *Libertaire*.

Le groupe d'action anti-parlementaire.

### Travailleurs,

Dans quelque temps, vous allez être invités à renouveler la Chambre des QUINZE MILLE.

On va faire appel à votre clairvoyance, on va exalter vos devoirs et vos vertus civiques, et tous les candidats vont encore vous promettre des merveilles.

Mais n'êtes-vous pas convaincus aujourd'hui que le Parlementarisme a fait banqueroute, sauf pour ceux qui en vivent.

Pour avoir de nouveaux vos suffrages, on vous présentera quelque chose de neuf : le Suffrage universel retapé, redoré par la Représentation Proportionnelle, la seule équitable, affirme-t-on maintenant.

Cela revient à avouer que l'on vous a trompés jusqu'à ce jour en vous disant que le suffrage universel était un admirable outil d'émancipation. Au bout de quarante années, on vient vous dire que le système ne vaut rien. Les politiciens le savaient depuis longtemps, mais il faut maintenant arrêter le syndicalisme, qui va tout à l'heure culbuter tous les partis politiques et leurs systèmes.

Faut-il vous rappeler que le Parlementarisme vous a conduits à la gigantesque escroquerie du Panama, aux expéditions ruineuses du Dahomey, à la campagne de Chine, au brigandage marocain, aux hécatombes de Madagascar, où dix mille de vos enfants sont morts pour le seul profit des lanceurs d'affaires, etc., etc. ?

Faut-il vous rappeler que les parlementaires vous ont promis, pour assurer les retraites ouvrières, le Milliard des Congrégations, disparu ou ne sait où. Et pour vous les « donner », ces Retraites ouvrières, voici que les parlementaires entendent remettre entre les mains des gouvernants les milliards prélevés sur votre maigre salaire.

Voilà quarante ans que cela dure ; quarante ans que l'on vous fait des promesses : quarante ans que l'on se moque de vous et que vous crevez de misère !

Mais vos maîtres se sont voté en cinq minutes quinze mille francs d'appointements.

Pour vous, quand vous demandez quelque chose et que vous le demandez trop haut, on vous met en prison.

Quand vous montrez les dents, on vous fusille !

Voilà le travail des parlementaires.

Voilà la valeur du parlementarisme.

Mensonge, duperie, trahison.

### Travailleurs,

Ne savez-vous pas que votre ennemi, c'est votre maître ?

Chassez les QUINZE MILLE !

Ce qu'on vous promet toujours, allez le prendre !

Reprenez ce qui vous appartient : la machine à l'ouvrier ; la terre au paysan.

Faites vos affaires vous-mêmes.

Syndiqués, vous pouvez supprimer le chômage en organisant la production.

Pour cela, devenez capables d'assurer le fonctionnement de la vie sociale en vous emparant des services publics.

Vous aurez ainsi la base de la société communiste, qui seule donnera la justice et la liberté.

A BAS LES QUINZE MILLE !

SABOTONS LES ELECTIONS !

LA TERREUR Russe, par Pierre Kropotkine.

Tout le monde pourra, maintenant, lire cet ouvrage, dont nous avons annoncé la parution en anglais et qui vient d'être traduit dans notre langue.

En cent pages de faits, de chiffres dûment reconnus et contrôlés — que d'autres qu'on ignore ! — déroulent sous nos yeux épouvantés toutes les horreurs d'une terreur naïve étendue à un pays de cent millions d'habitants et aggravée de supplices variés, dignes du moyen-âge.

Tout ce qui pense est décimé par la prison, les tortures ou la corde. La répression, l'extermination plutôt, se poursuit plus sauvage que jamais, les statistiques que publient les journaux bourgeois russes — et dont notre presse vendue ne souffle mot — nous en convainquent. Il n'y aura bientôt plus dans la Sainte Russie que des esclaves ou des mouchards.

On se demande ce qu'attend l'Europe civilisée pour essayer de mettre fin à pareil régime de sang.

LE NÉO-MALTHUSISME EST-IL MORAL ?, enquête publiée par « Génération Consciente ».

Dans cette brochure sont publiées les réponses faites à la question ci-dessus, par des écrivains et des savants comme Naquet, Remy de Gourmont, Laisant, Séverine, Salomon Reinach, Tailhade, etc.

Le droit à la limitation des naissances y est vigoureusement affirmé.

Comme dit Méric : « Les malthusiens seront bientôt trop nombreux. On ne pourra tous les poursuivre. Que les moralistes se hâtent. »

\*\*\*

LE DIEU-SANDWICH, ou le Bon Dieu comestible et potable, par de Lip-Tay.

Continuant sa besogne anticléricale, le fatécieux docteur en théologie examine aujourd'hui le mystère eucharistique. Inutile de dire avec quelle documentation et quels commentaires plaisants, — plus ou moins.

\*\*\*

LA CRISE DU SYNDICAT DES CHEMINS DE FER, par Eug. Poitevin et Ch. Gaillard.

Cette crise, c'est celle du louche et fantasque Guérard. Un comité de défense syndicaliste s'est formé parmi les cheminots afin que les révolutionnaires, systématiquement évincés de l'organe corporatif, puissent faire entendre leur voix et que pénétre un peu d'air libre dans l'autoritaire conseil qui compose le trop fameux Guérard et ses suivants.

A la veille de la réunion d'un congrès des cheminots, le comité se devait d'exposer les raisons de la dite crise. Espérons que la majorité par trop stupidement moutonnaire à laquelle ceci s'adresse, y gagnera de voir un peu plus clair.

LA VIE OUVRIÈRE, sixième numéro; sommaire :

Le Secrétariat international contre l'internationalisme, par Menante; la Roumanie et les boyards, par Dunois; le Trust du matériel des Usines à gaz, par Louzon; Légion d'honneur et Syndicalisme, par Mangin; la Grève des Boutonniers de l'Oise, par Platel, et A travers les Revues.

## Vient de paraître :

Editions du *Libertaire* :

LES MARTYRS DE CHICAGO, une brochure avec portraits. La pièce, 5 centimes. Pour la propagande : le cent, 3 fr. port en plus.

L'ILLUSION parlementaire, par C. A. Laisant, couverture de Grandjean, franco 0,15, le cent, 7,50. Que tous les antiparlementaires répandent à profusion cette excellente brochure.

Vient de paraître : La Chanson aux Chansonniers, édition trimestrielle des chansonniers révolutionnaires. Chansons et monologues de : P. Paillette, Noël Reybar, Léo Ster, Marcel Le-gay, Robert Guérard, Giroud, Jean Millery, etc. Les 4 séries parues dans l'année, franco : 2,25. S'adresser à Maurice Doublier, salle Jules, 6, boulevard Magenta, Paris X<sup>e</sup>.

## UN BEAU COUPLE

Les camarades d'Amiens nous ont envoyé une protestation motivée sur les agissements de Gabrielle Petit et de son étrange acolyte, l'abbé Vrai.

L'abondance de copie nous a obligés à laisser cet article sur le marbre, mais nous tenons à déclarer que nous sommes avec notre excellent camarade Ouin, inégalement attaqué par le beau couple en question.



Exhibition des Gratte-Pierre

Sous la couverture des artistes Braque, Mond, Alph. Legros, Louis Legrand, Lonois, Jean Vebor, une bande d'épiciers en mal de « productions d'art » se sont mis depuis huit années déjà à infester Paris de leurs insinuations. Exceptions toutefois Manzano-Pissarro et Trigout. Leurs œuvres, si elles n'ont pas toutes les qualités d'originalité, sont du moins intelligemment exécutées. Bien entendu, le Tartuffe de la rue de Valenciennes n'a pas daigné donner à ces deux « hors cadres » sa marque de sympathie. Il a préféré — comme chaque année — donner la palme au pornographe Neumont — au prudhomme Léandre, etc. On a deviné le reste des échappés de bocal qu'il a honorés de sa paternelle protection.

Terminons en disant que le président de la société a, dans la préface qu'il s'est cru obligé d'écrire à cette occasion, glissé quelques bêtises et incorrections dont il a — à l'insu du Digne représentant des Beaux-Arts — le secret.

Et ces gens-là sont spécialement chargés de l'historique de nos collections !

J.-Paul Dubray.

## ERRATUM

Dans mon dernier article les typos me font dire que la loi de Malthus est « une loi logique, dépendante des régimes sociaux ». C'est indépendante que j'avais écrit.

Plus loin ils m'attribuent que « les obstacles à l'accroissement varient non pas suivant les pays et les époques ». Au contraire, les obstacles varient avec les pays et les époques.

Ceci pour les contradicteurs qui sans doute verraient des incohérences où il n'y en a pas.

CH. VINCENT.

de défense conduirait rapidement à convaincre les plus obtus de la possibilité du désarmement, de la suppression des armées permanentes.

En effet, pour rendre la guerre possible, on est aujourd'hui obligé de l'humaniser. Si cependant vous revenez à la barbarie ne craignez-vous pas qu'on vous oppose une barbarie et demie ? D'autre part, l'empoisonnement des sources n'est pas un obstacle invincible ; on peut faire venir l'eau de son propre pays, filtrer l'eau de mer, etc. Et quant aux ondes hertziennes faisant déflagger les poudres ennemies, avant qu'elles soient employées couramment à cet office, il n'y aura peut-être plus de poudre, on aura trouvé moyen de s'en passer !

Et puis ces méthodes de lutte ne pourraient que perpétuer la barbarie. Il faudra triompher autrement, en portant la guerre sociale chez l'envahisseur, par exemple, si c'est possible.

Ou mieux, selon les propres paroles de Jaurès, à qui, décidément, la vérité nous oblige à laisser le dernier mot dans ce débat : Il faut défendre la révolution dans son germe, dans sa préparation. Or, il est manifeste qu'un roman-feuilleton est peu qualifié pour sembler tâche.

Les derniers chapitres de *Comment nous ferons la révolution* ? sont consacrés aux *Professions libérales*, à l'*Education*, à la *Création de l'abondance*, etc. Rien de particulier à signaler dans cette partie d'un travail somme très intéressante et qui représente de toute manière, un effet sérieux de deux auteurs.

Sylvain.



